

*La Grèce antique dans la littérature et les arts, de la Belle Époque aux Années Trente.* Actes du XXIII<sup>e</sup> colloque de la Villa Kérylos, 5-6 octobre 2012. Sous la direction de MICHEL ZINK, JACQUES JOUANNA et HENRI LAVAGNE. *Cahiers de la Villa « Kérylos »* n° 24. Paris, Éditions de Boccard, 2013. Un volume de 311 p.

Le kaléidoscope des quatorze communications présentées au vingt-troisième Colloque de la Villa Kérylos en octobre 2012 fournit quantité d'images prismatiques concernant « La Grèce antique dans la littérature et les arts, de la Belle Époque aux Années Trente ». Les communications, ainsi focalisées, fixent certains des échos que son image et sa quête ont fait résonner dans ce demi-siècle agité, sur fond de rivalité puis d'animosité entre France et Allemagne, avec entre elles, des échos parallèles, des réflexions opposées, des découvertes et des rencontres inattendues qui dessinent un réseau descriptif solide et souple qui peut se regrouper autour de deux ou trois manières de s'intéresser à la Grèce antique<sup>1</sup>.

Certains cherchaient alors à découvrir et faire connaître avec exactitude et passion celle qui exista réellement, matériellement, historiquement.

Jacques Jouanna précise l'ampleur du travail accompli par deux fondateurs : « Deux bâtisseurs de l'hellénisme en France : Théodore Reinach et Paul Mazon, membres de l'Institut » ; Hervé Duchêne décrit un aspect particulier du prosélytisme des trois frères Reinach en faveur de la science et de la Grèce : « En Méditerranée orientale avec les frères Reinach : Joseph, Salomon, Théodore », et nous les rend plus proches en montrant leurs différences et leur capacité à s'amuser, à prendre plaisir, à partager. Cependant, les savants français et allemands de cette époque en vinrent progressivement à rivaliser de façon agressive, comme l'illustre de façon éclatante Béatrice Robert-Boissier (« La Grèce par-delà le miroir. La villa Kérylos et les enjeux de l'hellénisme entre la France et l'Allemagne »).

Alain Pasquier se penche sur l'un des moyens de faire connaître la Grèce antique au plus grand nombre : « La Grèce du Louvre et celle des Musées d'Europe, au miroir des conceptions muséographiques d'avant 14 ». La France était alors en retard sur les conceptions scientifiques des Allemands, et se trouvait pauvre en œuvres grecques antiques par rapport aux Anglais ; son Musée était organisé à la mode du Vatican. A. Pasquier nous raconte comment peu à peu, on fit disparaître les copies tardives et les nombreux moulages, tout en dé-restaurant les Antiques et en acquérant des œuvres dans un souci réellement archéologique.

Ces quatre communications, mais presque toutes les autres en recourent incidemment les idées, décrivent la naissance de la recherche scientifique et du partage des connaissances, et les moteurs de ces phénomènes : la création des sociétés savantes, les actes fondateurs de l'Institut, la cohorte des savants français, avec leur capacité à construire sur du long terme, leur désintéressement, leur esprit de compétition, leur dynamisme. On connaît mieux la vie de ces intellectuels : qui pouvait imaginer que Théodore Reinach fut également député de Savoie ?

C'est l'amour de la Grèce qui les rassemblait, mais en réalité, il s'agit d'une Grèce plurielle, les uns réduisant la Grèce aux citoyens athéniens d'une époque, d'autres à Sparte, d'autres encore au royaume d'Athéna en tant que Raison universelle, ou au domaine le plus proche de l'Idéal et du divin...

Le colloque permet de mesurer en quoi les grands mouvements de pensée et d'esthétique à propos de la Grèce ont été influencés par la situation politique. Les différends croissants

---

1. Les citations, sauf précision, sont évidemment tirées de ces Actes, ainsi que leur pagination.

entre la France et l'Allemagne ont eu des incidences évoquées dans presque toutes les communications : il a été d'autant plus difficile, alors, de séparer le domaine scientifique du contexte politique, que, précisément, la Grèce vivante les nourrissait, comme l'illustre la polémique avec Mommsen (B. Robert-Boissier, p. 42-43). La détestation de la Grèce à l'allemande – « une conception de la Grèce due à des professeurs germains et pédants d'archéologie », disait Isadora Duncan déçue par Berlin – conduisit même certains en France à penser alors que l'idéal du Beau pouvait devenir une tyrannie, voire conduire à la tyrannie.

D'autres auteurs cherchaient alors à faire exister la Grèce dans une subjectivité assumée, celle qu'ils s'inventaient à partir d'une Grèce plus ou moins réelle, et avec non moins de précision supposée et de passion.

L'étude de Henri Lavagne : « Une autre villa Kérylos ? La villa du Sphinx (Primavera) à Cap d'Ail (Alpes-Maritimes) » permet ainsi, en fait, de comparer deux œuvres d'art. La villa Primavera est la maison d'un heureux amateur de la Grèce classique qui ne gommait pas son temps, à la différence de Kérylos qui respire l'helléniste de métier dans une forte unité autour de l'hellénicité.

Deux communications tentent de relever le défi de donner un aperçu général de la Grèce offerte alors à travers la peinture et la musique, en maniant une matière éparpillée et fuyante.

Les peintres avaient le choix de se servir de la Grèce comme d'un miroir réflexif des tragédies ou des espérances françaises d'après la guerre de 1870, que ce soit une Grèce de fantaisie, une Grèce plus archéologiquement documentée, la Grèce longtemps martyre ou la Grèce moderne en pleine guerre d'indépendance. Adrien Goetz (« L'Arcadie réinventée – dans la peinture française de Puvis de Chavannes à Matisse ») montre en particulier comment l'Arcadie de Puvis de Chavannes n'est ni païenne ni chrétienne, mais universelle dans sa pureté et sa grandeur primitives.

Pour la musique, Benoît Duteurtre (« La Grèce dans la musique française de *Daphnis et Chloé* à *Phi-Phi* ») en quelques pages seulement réussit à montrer qu'il s'agissait alors, pour les Français, de se différencier des Allemands restés sous l'influence de Wagner et du poison nordique et romantique. La musique française allait donc se tourner vers la Grèce antique : un certain néo-classicisme y puisait pour sa clarté et sa lumière (Saint-Saëns, Debussy, Fauré, Ravel) au fil de libres évocations mythologiques et poétiques, mais on se rappelle aussi que l'on y cherchait l'énergie, la force tragique, voire la violence, les instincts, dans une volonté de « primitivisme », qui pouvait mêler Sparte et classicisme athénien dans un but de simplicité et de dépouillement, grâce à ce qu'on appelait la musique horizontale, et non perpendiculaire, un aspect beaucoup moins connu de la musique d'alors. Un Maurice Emmanuel essayait de retrouver la métrique grecque ; d'autres voulaient créer une *totalité grecque*, avec la collaboration de tous les arts, de la Poésie à la peinture et à la couture.

Jean-Yves Tadié unit musique et littérature, (« Debussy, Proust et la Grèce ») et sa comparaison entre l'« amour grec » chez Gide et Proust a ouvert une piste intéressante à éclaircir. Il montre que les œuvres antiques, pourtant muettes, ont stimulé un Debussy qui ignorait le grec, et qui a cherché à rendre ce qui l'en avait frappé : la densité, l'immobilité.

La communication de Véronique Schiltz est celle qui fait entrer dans la ronde le plus grand nombre des Muses d'Apollon, dans toute la complexité de leurs figures entrelacées : « L'Odyssée des Duncan, Isadora et Raymond ». Il est impossible de rendre compte ici de ces plus de 65 pages, très denses et efficacement illustrées. Nous sommes heureux de savoir que cette Américaine qu'est Isadora Duncan a eu longtemps pour port d'attache le Louvre, ses vases ou ses sculptures d'époque hellénistique surtout et en particulier les *tanagras*. Elle déclarait pourtant franchement : « Il serait faux de parler d'art grec à propos de mon art. [...]

Mon hellénisme est celui de l'Ode sur une urne grecque de Keats » (I. D. citée p. 248). En effet, c'est bien une œuvre où loin de prétendre à l'exactitude scientifique, elle mêle Botticelli aux Préraphaélites, Athènes à Rome, Pompéi à l'Orient, et associe anciens et modernes : « Mon âme était comme un champ de bataille que se disputaient Apollon, Dionysos, le Christ, Nietzsche et Richard Wagner » (I. D. citée p. 253). Elle ne s'intéresse ni à la musique ni à la danse grecques antiques authentiques mais ce détour par son imaginaire aboutit au résultat souhaité.

Pour passer aux communications qui traitent d'écrits subjectifs, Alain Lanavère (« Pierre Benoit, *L'Atlantide* et Platon ») relève méticuleusement tout ce que Benoit y prétendait grec et son analyse montre que ces composants n'ont rien de tel. Il rectifie d'éventuels mirages en redonnant aux références à Platon leur juste place et montre que cette Grèce se retrouve plus proche de l'Orient et de l'Égypte, hellénistique ou tardive, composite voire impure, telle un songe « fin de siècle ».

Dans « *Elpénor* de Giraudoux ou la Guerre de Troie a eu lieu », Michel Zink montre que ce complément canularique aux épopées d'Homère masque divers comiques qui ne peuvent être compris que de fins hellénistes. En outre, Giraudoux s'y moque du potache savant qu'il a réussi à devenir, et livre le résultat de sa réflexion sur ses propres processus intellectuels et sur sa propre production, sur la littérature et des moyens qu'elle utilise pour séduire et convaincre, c'est-à-dire sur ce qui sous-tend toute communication, voire la justifie. Après *Elpénor* et cette communication, *La Guerre de Troie n'aura pas lieu* (1938) résonne définitivement autrement.

Bien différentes des communications concernant les arts ou la littérature, deux se sont occupées chacune d'un ouvrage écrit par un Français dans un tout autre but que littéraire ou archéologique. Chacun a choisi un auteur grec et s'est servi de la Grèce antique, historique et réelle comme comparant, essentiellement comme stimulus fécond de l'action ou de la pensée de ses concitoyens, l'un pendant la guerre de 14, l'autre après.

Albert Thibaudet (Antoine Compagnon : « Albert Thibaudet et la Grèce ») se retrouva soldat en 1914, et il vécut « ce cataclysme à travers sa culture classique » (p. 81). Ayant emporté Thucydide dans sa musette, il l'étudia pendant la guerre avant d'en faire un livre remarquable de profondeur et d'actualité<sup>2</sup> à destination de ses contemporains. Il y trouva un « modèle d'intelligibilité » (p. 81) permettant de relire nombre d'événements, aujourd'hui encore nous semble-t-il.

L'autre œuvre qui prenait la Grèce comme lunette pour observer son époque concerne la France d'après la victoire de 1918. Elle est signée de Clémenceau, dont on ne sait pas assez qu'il fut un zélé amoureux du « miracle grec », se défiant de Rome et prenant Athènes pour modèle. En 1923, à plus de 80 ans, pour une collection chez Plon intitulée « Nobles vues – Grandes œuvres », il choisit un Grec, Démosthène. Xavier Darcos (« *Le Démosthène* de Clémenceau (1926) ») explique pourquoi le vainqueur de la grande guerre a choisi ce « perdant » : il s'y s'adresse à ses compatriotes pour stopper le déclin de la France en leur signalant l'erreur que commirent les Grecs victorieux en pensant pouvoir s'allier avec la Macédoine et en lui permettant d'entrer dans l'Amphictionie. Xavier Darcos en propose des clés de lecture convaincantes (le traité de Locarno en 1925 ; les faiblesses morales d'alors).

Enfin, la communication de Michel Jarrety intitulée « Valéry et la Grèce » est certainement une de celles qui risque de surprendre le plus. Ainsi donc, Paul Valéry connaissait

---

2. Albert Thibaudet, *La Campagne avec Thucydide*, [in] Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, Robert Laffont, « Bouquins », 1990, 2007.

médiocrement le grec ancien, et mal la littérature et la philosophie grecques ; ainsi donc, il n'est jamais allé en Grèce, il n'a jamais réellement voulu s'y rendre... D'où vient alors cette réputation qu'il a d'être un de nos écrivains qui en a le mieux compris l'esprit, s'en est nourri et a su le partager ? Michel Jarrety démontre que Valéry ne s'intéressait pas à ce qui fait le savoir habituel de l'helléniste, du philhellène, de l'homme cultivé ou savant passionné par la Grèce ancienne ; qu'il affirmait qu'on peut en négliger les réalités historiques en se fondant sur trois arguments qui laissent à penser : l'Histoire s'avère de moins en moins connaissable au fur et à mesure qu'on s'y enfonce ; le nombre d'erreurs augmente au fur et à mesure qu'on est en mesure d'affirmer plus ; ceux qui la connaissent peu font autant d'erreurs – du moins si cela est mesurable – que ceux qui la connaissent. Selon Valéry, les faits du passé sont moins importants d'ailleurs que ce qui en résulte aujourd'hui. D'où ses choix concrets et intellectuels au sujet de la Grèce. Michel Jarrety explique : « la Grèce imaginaire propre à chacun est plus importante que la Grèce savante des hellénistes : cette Grèce imaginaire est sans doute fautive, mais elle est cependant plus utile que celle qui est vraie. Elle est également plus réelle, car cette Grèce historique que je dis vraie est en fait à ses yeux une fiction » (p. 129), et cette « grécité » (p. 123) est universelle en même temps qu'elle se décline librement individuellement.

La contribution de ces 310 pages<sup>3</sup> s'avère considérable et pleine de nouveautés. Rectifications d'erreurs et de contre-sens, mises au point nettes sur des notions vagues ou complexes, élucidations de paradoxes à fronts renversés, établissement définitif de successions historiques, mise en exergue d'informations quasiment inédites permettent des rapprochements surprenants ou des connexions inattendues<sup>4</sup> qui finissent par tisser solidement son réseau contextuel : un demi-siècle qui échappe à la synthèse et se trouve souvent négligé scientifiquement.

De nombreux éléments connus en dehors seront désormais à relire avec un œil différent : savoir par exemple qu'un écrivain politique embrassa étroitement une colonne du Parthénon dans une incroyable ivresse sensuelle et mystique change également notre vision et de cet homme et de l'Humanité. Les faits réels cités ici ou là montrent que la Grèce antique cultivait alors l'esprit et nourrissait l'action ; elle faisait bâtir des maisons, danser, peindre, créer de la musique, renforçait des idées politiques. Elle le fait ou pourrait encore le faire : ainsi la mise en abyme organisée par Jacques Jouanna (p. 9), Théodore Reinach expliquant les institutions d'Athènes au IV<sup>e</sup> siècle et citant Aristote au sujet des principes qui organisent la retraite des travailleurs, est efficace pour notre présent.

La réception de la Grèce à cette époque aboutit à nous interroger sur la nôtre, et un tel colloque montre finalement que, tant qu'un homme l'aura au cœur, même si son image est peu fidèle, la Grèce ne sera pas une chose morte.

MARGUERITE CHAMPEAUX-ROUSSELOT

---

3. Il ne s'y trouve qu'une dizaine de coquilles.

4. Un index aurait même encore accru la valeur ajoutée des informations ainsi plus faciles à entrecroiser et utiliser.